

Le négrier n'avait vu ni femme blanche ni rien qui pût y ressembler. Il n'avait qu'un but : gagner du temps et faire enlever du village ceux qui pouvaient encore se défendre. Il conduisait Louma et ses hommes vers le bois et le camp où attendaient ses réserves. Il voulait ensuite leur couper la retraite et les écraser en rassemblant ses vedettes éparpillées dans la plaine.

Criquet avait, par sa scène, gagné le temps qu'il avait jugé nécessaire à Henri pour rejoindre le bois sans encombre. Dès qu'il fut sorti de la rotonde royale, il se dirigea rapidement vers la rivière, la longea et tourna le village, prêt, au moindre danger, à « piquer une tête » et à nager entre deux eaux. Rien n'ayant entravé sa retraite, il était déjà hors de vue avant que le moindre cri d'alarme eût été poussé.

LI

LA BATAILLE

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est utile d'indiquer exactement les points occupés par nos divers personnages.

Prenons la rivière comme ligne de base.

Criquet se trouve à quelques centaines de mètres à droite du village. Entre lui et les cases s'agitent Boukra et les négres ivres ou s'enivrant, ainsi que quelques négriers faisant leur horrible besogne.

Louma, qu'entourent ses guerriers valides, se trouve auprès de Calao.

Dans les huttes sont des négriers récoltant des noirs, à gauche nous retrouvons les trois sections de huit négriers dont nous avons parlé. Paul s'avance lentement vers la forêt, sa sœur vient d'être déposée dans le refuge par Henri. Ce dernier, n'ayant plus à se préoccuper de son précieux fardeau, se glisse seul à travers les ronces, interroge avec soin les alentours et attend. Von Ruff est entre les bois et les premières cases.

La nuit était venue. La lune éclairait la scène d'une lumière intense. Pas un nuage à l'horizon. Un vent très fort soufflait sur la plaine.

Revenons à l'action qui va s'engager.

Calao prit une trompe à sa selle et en tira une série de sons qui pour ses hommes étaient des signaux, des commandements.

Ses notes furent répétées par l'écho et par ses lieutenants. Il était certain d'être compris.

Il donna l'ordre du départ.

Tout en marchant, il se fit raconter l'histoire de l'évasion de la blanche.

Lorsque Louma eut fini son récit, c'est-à-dire lorsqu'il eut dénaturé à sa façon la scène burlesque, le négrier se dit :

— Ils étaient dans le village, ils ne peuvent en être très éloignés. Les coups de feu que j'ai entendus, ce sont eux qui les ont tirés. Ils sont donc de ce côté ; c'est par là qu'il me faut diriger la portion d'hommes de Louma que je ne trouve pas assez hors de combat. Je conduirai le roi et les nègres ivres vers le bois et mon camp de réserve.

« Roi puissant et terrible, reprit-il à haute voix, arrêtons-nous ici pour que tu décides de notre plan de bataille. Je te propose de choisir les plus braves de tes guerriers, ceux qui ont le moins bu, et de les envoyer vers la plaine, pendant que tu entraineras les autres vers ce bois.

— Pourquoi pas tous vers le bois, où tu dis avoir vu entrer mon esclave ?

— Parce que, mon cher seigneur, il faut que quelqu'un coupe la retraite que dans ta haute sagesse tu sembleras avoir laissée libre.

— Bien dit, mon ministre conduira ceux-là ; moi, je vais vers le bois.

— Mieux décidé que je n'ai pensé, Louma ; tu as le génie de la guerre.

— En route !

Un long appel de sa trompe fut pour Calao le prétexte d'un commandement.

Les deux colonnes se mirent en mouvement.

Certains négriers restèrent auprès des noirs trop ivres pour avancer. Les pirates se mirent immédiatement à l'ouvrage, ils lièrent ceux qui voyaient encore, chargèrent comme des ballots ceux que la boisson faisait dormir.

Les voleurs massés dans le poste qui se trouvait près de la rivière, derrière le village, entrèrent dans les cases et y firent razzia de tout ce qu'ils crurent bon à emporter.

La bande de Boukra était à cinq cents mètres du bois. Ses hommes avaient manœuvré pour se trouver en avant et sur la gauche de la troupe de Louma.

— Feu ! commanda tout à coup Boukra.

Vingt noirs tombèrent.

Deux décharges furent, comme la première, répercutées par l'écho. C'étaient les deux sections de réserve qui fusillaient les noirs commandés par le ministre.

Un épouvantable concert de hurlements remplit l'espace.

Les nègres criaient à la trahison, les négriers hurlaient pour se donner du courage.

Des balles perdues avaient sifflé dans les branches, au-dessus de la tête de Paul. Il crut qu'elles lui étaient destinées. Il regarda comme le lion regarde le chasseur.

Henri comprit l'imminence du danger. Il parlait à Catherine, il tressaillit et lui dit :

— Ange de Dieu, au nom de tout ce qui est sacré, je vous adjure de ne pas quitter cette retraite avant que l'un de nous ne vienne vous y chercher.

— Vous allez exposer votre vie, vous faire tuer, et vous me demandez de rester cachée ; vous n'avez donc point de confiance en celle qui a tant souffert ?

— Trop souffert pour être témoin de ce dernier carnage.

— Je veux accompagner ceux qui sont des héros et mourir avec eux.

— Non, non ! Au nom de votre Paul qui veut bien m'appeler son frère, je vous supplie de demeurer ici, de m'obéir, ma sœur ! Le temps presse, un homme inactif peut causer la perte de tous vos défenseurs.

— J'obéis, répondit Catherine douloureusement résignée.

Henri plongea dans les broussailles ; Susse et Laurent le suivirent.

Il arriva à la lisière du bois, il regarda, il eut un cri d'épouvante.

Il voyait Paul aux prises avec les négriers ; il se ressouvenait de Catherine.

Il voulait aller se battre, et il pensait à reculer. Il lui fallait attendre ses amis et aussi sauver Catherine, l'éloigner du danger et ne pas abandonner ses chers compagnons. Il était poussé en avant et tiré en arrière. Le raisonnement le cloua sur place.

— Allez, tuez ! commanda-t-il à ses deux noirs. C'était envoyer deux traits, deux boulets.

Paul de son côté, regardait d'où venaient les balles qui sifflaient à ses oreilles.

Il aperçut Calao au milieu de ses hommes assommant les nègres. A la vue du bourreau de sa sœur, et sans songer à la masse de lascars qui l'entouraient, il s'élança mû par une rage folle, sa carabine d'une main, son sabre de l'autre, et vint heurter le premier rang de nègres qui, déjà terrifiés, ne surent que s'écarter pour lui livrer passage.

Calao était à ses affaires, ne se doutant de rien.

Soudain il vit son terrible ennemi, cria au secours et se cacha derrière ses bandits. Ils étaient au nombre de seize : seize lâches. Ils tirèrent en tremblant : seize décharges sans résultat, toutes balles perdues.

Paul était à dix pas du ravisseur de Catherine, il voulait le toucher, il bondit, un lascar lui appuya la bouche de son fusil sur la poitrine, oubliant qu'il venait de décharger son arme.

Paul leva le bras, frappa, la tête du bandit fut entr'ouverte comme une hure sous le hachoir du charcutier.

Pour achever la croix, la main armée du sabre fit deux éclairs, et les deux têtes les plus voisines roulèrent près du premier noir abattu.

Ces trois coups avaient été sourds, froids, massifs : des coups de trompe d'éléphant.

Il était au milieu du cercle. Il prit son sabre de la main gauche, son fusil de la droite, visa Boukra pendant deux secondes et fit feu.

Il s'attendait à voir tomber son ennemi qu'il était certain d'avoir touché : il n'en fut rien.

Boukra songeait à se défendre ; il reculait. Il avait volté avec sa monture. Une seconde lui avait suffi pour éviter le coup qui lui était destiné.

Le terrible sabre fouetta l'air et s'abattit ; le chameau du négrier s'affaissa sur le sol, un de ses pieds de derrière était tranché ; le chamelier sauta de côté, c'était un bon écuyer, saisit un de ses revolvers et en trois secondes tira les six coups. Ce feu roulant n'avait pas ému le soldat qui allait toujours de l'avant. Lorsqu'il ne fut plus qu'à un pas de celui dont il avait juré la mort, il leva le bras froidement, impitoyablement, les dents serrées, et pointa un coup droit en pleine poitrine ; son sabre vola en éclats : Calao avait une cuirasse sous ses vêtements. Le héros était désarmé ; il eut un cri de suprême mépris, un rugissement. Saisissant alors le négrier à bras-le-corps,

il l'enleva de terre, le secoua, le terrassa et de ses deux mains lui serra la gorge.

Calao râlait, ses hommes étaient terrifiés, immobiles. Mais deux des plus braves, ou plutôt des plus intelligents, envisagèrent et comprirent ce que serait la lutte après la mort de leur chef; ils s'élançèrent, saisirent Paul par les pieds et le tirèrent à eux, un troisième plongea ses mains dans ses cheveux et sa barbe, un quatrième chercha son visage du bout de son revolver.

Paul était héroïque: soldat par l'âme et par le cœur, par les membres et par les muscles, il devait vaincre.

Comme un tigre pris au piège, il se défendait nerveusement. D'une main il empoigna le revolver qui était dirigé contre lui, en tira un coup à bout portant dans le ventre de celui qui le tenait par les cheveux, retourna l'arme contre Calao et fit feu; mais la balle alla se perdre dans la terre, le héros avait été gêné dans son tir par les secousses que lui imprimaient les bandits qui le tenaient encore par les pieds.

Boukra, dont la terreur centuplait les efforts, parvint à se dégager et sortit du cercle en criant:

— Tuez-le, tuez-le, lâchés! vous êtes vingt contre lui, tuez, tuez donc!

Un coup de pistolet lui coupa la parole, une balle avait effleuré sa joue. Il comprit qu'il était perdu si par une fuite rapide il ne se soustrayait pas aux coups de celui qui avait fait le sacrifice de sa vie pour se venger; aussi s'empressa-t-il de sauter sur un chameau qu'il enleva par un formidable coup de fouet et qui l'emporta dans une course vertigineuse.

Paul, un instant terrassé, se retourna contre ceux qui entravaient sa poursuite, ses poings et ses pieds valaient des projectiles. En deux secondes il redevint maître de ses mouvements et s'élança sur les traces du négrier. Les lascars avaient eu le temps de récharger leurs armes. Tcherkoff allait comme un trait. Il était déjà loin; les bandits, qui ne le craignaient plus, tirèrent derrière lui: il s'affaissa.

C'est cette phase précise de la lutte qu'Henri suivait du regard. Il reconnut Calao, épaula sa carabine à éléphant, fit feu, et le bandit tomba comme une masse en bas de sa monture.

Von Ruff de son côté n'était pas demeuré oisif, quoique séparé de ses amis. Il s'était approché du bosquet, l'avait inspecté, et, après avoir trouvé un arbuste à sa convenance, il en détacha à l'aide de son couteau une liane pour lui servir de lien. Cela fait, il avait placé

à sa portée son couteau, son briquet à silex, un peu de mousse sèche et un sac de terre explosible. Après quelques minutes de réflexion et d'un nouvel examen, il saisit successivement diverses branches, les tira à lui en faisant ployer l'arbuste en demi-cercle jusqu'à ce qu'il en eut la cime en main. Cette première inclinaison obtenue, il la maintint et la fixa à l'aide de la liane qu'il avait coupée et qu'il avait laissée sur le sol à sa disposition. Puis il attachait son sac à l'arbuste préalablement préparé, donna un nouveau coup-d'œil aux dispositions qu'il venait de prendre, s'assit et attendit. Lorsqu'il vit, après la chute de Paul et de Calao, les négriers venant de la plaine se diriger vers le village, il dit avec le plus grand sang-froid :

— Permettez ! un moment, à mon tour, je vous prie.



ILS TIRÈRENT RAPIDEMENT QUELQUES CARTOUCHES. (P. 363.)

Il mit le feu à la mèche de son sac, souffla pour la mieux enflammer, coupa la corde et contempla son œuvre.

L'arbuste se détendit comme un immense ressort, entraînant dans son effort, avec une vitesse prodigieuse, la fronde qui soutenait le sac.

Poussé par la force de rotation ou centrifuge, le sac s'éleva, suivit le ressort, se mit à sa hauteur, le dépassa, tendit ses cordes et fit enfin lâcher l'une d'elles, qui ne tenait à l'arbre que par l'effort de recul. Le projectile quitta la fronde, décrivit une immense parabole et alla tomber au milieu du village.

— Bien ! dit von Ruff. Lorsque, sur les bancs du collège, j'étudiais distraitemment l'histoire ancienne, je ne me figurais guère qu'un jour viendrait où je recourrais à ses enseignements. Voilà, messieurs,

comme, il y a quelque deux mille ans, nos ancêtres lançaient le feu grégeois. Mais je suis étonné que le bruit de l'explosion ne se soit pas encore produit. Est-ce que la poudre n'aurait plus...

Il s'arrêta. Une longue colonne de fumée s'élançait vers le ciel.

Quelques crépitations se faisaient entendre, des fusées brillantes sortaient comme des éclairs du noir nuage.

— La poudre a perdu de sa force, l'engin, quoique imparfait, a fonctionné dans une certaine mesure. Une partie de l'effet attendu est atteint.

Une case flambait. Le vent activait la flamme et portait de nombreuses flammèches sur les toits voisins. Deux cases brûlaient, une autre prenait feu. Les flammes en tourbillonnant léchaient, incendiaient les huttes voisines, quelques points de feu mouchetaient la plaine autour du village.

Bientôt le village, la savane, furent transformés en un brasier immense. Les négriers effrayés sortaient précipitamment des endroits menacés. Ils fuyaient éperdus, sans ordre, dans toutes les directions. Les nègres, terrifiés, s'agitaient en tous sens, pleuraient, rugissaient.

Ceux qui jusque-là n'avaient fait que fuir, que se défendre, osèrent assaillir. Les négriers, redoutant un ennemi inconnu, se ruèrent non pour capturer, mais pour tuer et se défendre à leur tour. Ce fut un carnage.

Les sections de réserve, la troupe du ministre, étaient menacées, le feu les poussait vers les négriers.

Calao, culbuté par l'effort de la balle, était resté un instant étourdi. Il s'était tâté; il avait plusieurs blessures assez légères aux bras et aux jambes, son chameau était fortement blessé sur le dos. Une seule pensée lui vint: s'abriter. Il s'attendait à recevoir une autre balle. Il se mit aussitôt en selle et se dirigea vers la plaine où étaient ses trois sections.

Paul aussi s'était relevé. Il était blessé, son sang coulait. Il chercha son ennemi, le vit emporté par son chameau et tira sur lui ses dernières balles. Puis, entièrement désarmé, il se mit à sa poursuite.

Le village n'était plus qu'un immense feu de paille. La plaine flambait. Une longue bande de feu courait du village vers les bois qui se trouvaient en arrière.

Calao comprit que cet incendie pouvait être un rempart pour lui. Il tourna le foyer et revint se poster pour observer.

Paul courait toujours; tout à coup il se retourna. Le feu le suivait

avec une prodigieuse célérité. Il se vit perdu. Il n'y avait qu'à fuir, qu'à lutter de vitesse avec l'élément destructeur. Il inclina vers la rivière, le feu l'y suivit; il courut en avant, loin, bien loin, à perte de vue. Lorsqu'il s'arrêta il était à plus de six kilomètres du village, de ses amis. Des nègres l'avaient suivi à distance. Ils avaient peur de lui et du feu.

Henri, profitant de la panique qui s'était répandue, avait canardé un peu au hasard. Ses balles explosibles avaient achevé de jeter la confusion. Une débandade complète s'ensuivit.

Criquet, lui aussi, n'était point resté inactif. Il avait d'abord rampé jusqu'à une vedette de négriers, l'avait surprise, avait tué l'homme, lui avait pris ses vêtements, s'était transformé en Arabe, avait enfourché sa monture et rassemblé tous les chameaux qu'il avait vus sans maître. Dès qu'il eut sept montures, il se dirigea au galop vers le bois en faisant un long détour et vint entraver ses bêtes à cent mètres environ du refuge, puis il se mit à la recherche d'Henri qu'il trouva et à qui il dit :

— Présent, mon commandant !

— Vous n'êtes pas blessé, mon ami ? lui demanda Henri.

— Moi ! pourquoi faire ?

— Criquet ! j'étais seul avec nos deux nègres pour garder notre amie. Elle est blessée.

— Ah ~~di~~ diable ! sérieusement peut-être ?

— Je ne sais. Elle refuse de se laisser soigner aussi longtemps que nous ne serons pas tous en sûreté. Il serait temps de profiter du désordre, du désarroi qui règne parmi nos ennemis ; mais ni Paul, ni von Ruff, ne sont ici ; nous ne pouvons partir sans eux : comment les rappeler ?

— Où sont Susse et Laurent ?

— Ils se conduisent noblement. Ils se battent là-bas contre les négriers.

— Bravo ! ils se forment ; nous en ferons quelqu'un.

— Nous sommes deux ici. Tâchons de faire le plus de bruit possible, nos compagnons croiront que nous courons quelque danger et nous viendront en aide.

— L'idée est bonne. Faisons parler nos carabines, elles ont la voix forte.

— Oui, tirons sur chaque négrier que nous apercevrons.

Ils tirèrent rapidement quelques cartouches. Von Ruff remarqua

immédiatement ce changement subit. Il se dit qu'une attaque avait lieu contre le refuge. Il s'empressa d'aller au secours.

Henri, qui l'avait vu venir, lui demanda aussitôt qu'il fut proche s'il savait où était Paul.

— Il est dans la plaine, derrière la nappe de feu, répondit-il.

— Oh ! quel malheur ! séparé de nous, où est-il ? le feu s'étend à perte de vue.

— Il a été très imprudent, notre ami Tcherkoff. Il s'est bénévolement exposé à ce qui arrive. Il a trop de sang, de vie, ce jeune homme.

Susse et Laurent revenaient en ce moment. Ils étaient dégouttants de sang.

— Maître, dit Susse en s'adressant à Criquet, moi tué, tué, tué, et moi pas blessé, toi bon fétiche, moi ton esclave.

Laurent s'écria à son tour :

— Un mort pour chaque coup de bâton sur mon dos, moi vengé, moi merci à fétiche, moi aimer toujours eux, moi esclave des fétiches, bons fétiches, merci fétiches. Sang de négrier guérit blessures à nègre.

— Où est Boukra ?

— Lui ? fit Susse, lui une robe en fer, lui lâche, lui sauvé, courir comme antilope, Boula Paul faire courir lui comme le nuage, moi rire, rire, rire que moi malade. Boula Paul, lion.

— Mes amis, nous avons un devoir à remplir immédiatement, interrompit Henri : Éloigner tout danger de celle à laquelle nous nous sommes dévoués. Pour cela il faut fuir, quoi qu'il nous en coûte. Partons à l'instant même, nous reviendrons. La course que nous allons faire sera longue, pénible, mortelle pour nous peut-être, mais elle sera sauvée. Il nous faudra parcourir au moins quatre-vingts kilomètres cette nuit.

— C'est l'affaire de six heures, fit Criquet.

— Quatre-vingts kilomètres en six heures ! exclama von Ruff.

— Cinq, quatre même au besoin.

— Expliquez-vous.

— J'ai entrepris un nouveau métier.

— Ah !

— Oui, je fais dans les chameaux.

— Oh ! il pense à tout.

— J'ai là à l'écurie, derrière ce bois, sept magnifiques bêtes que je sède à bon prix.

— Je te les achète, s'écria Henri ; je t'en donne vingt-cinq mille francs pièce, marché convenu en présence de témoins.

— Ah, je suis le bœuf ; vous êtes plus adroit que moi : vous avez trouvé le moyen de me payer mes gages sans en avoir l'air, je vous aurai à mon tour.

— Mon cher maquignon, je n'ai qu'une parole, je vous dois cent soixante-quinze mille francs. Où sont vos montures ?

— Venez.

— Permettez que je prie mademoiselle Tcherkoff de vouloir bien nous suivre.

— Amoureux, fit Criquet en haussant les épaules ; il l'appelait chérie quand il la croyait perdue, maintenant qu'il n'a plus qu'à lui dire Catherine tout court, il l'appelle mademoiselle Tcherkoff, tout le long de sa langue.

Quelques minutes après, Catherine était debout à l'entrée du lacs de ronces.

— Mademoiselle et chère amie, lui dit Henri, voici vos défenseurs.

— Nous parlerons de cela au prochain relais, interrompit Criquet ; permettez que je fasse remarquer que l'heure du départ est passée, archipassée. En route, s'il vous plaît !

— Où est mon frère ? demanda vivement la jeune fille.

— En avant ! répondit Criquet qui s'empessa de rectifier son mensonge en courant vers le lieu où étaient ses chameaux.

Avant de s'éloigner, Henri rentra précipitamment sous les ronces ; il alla vers la caverne, à l'entrée de laquelle il s'arrêta. Là il écrivit sur la terre :

« Tcher.... venez droit vers le nord. Nous avons sept chameaux ».

Cinq minutes après, la petite troupe galopait dans la direction indiquée.

